

Edmondo DE AMICIS, *Souvenirs de Paris*, Traduction, annotation et postface d'Alberto Brambilla et Aurélie Gendrat-Claudé, Paris, Éditions Rue d'Ulm, collection Versions françaises, 2015, 200 p.

Livre-reportage, *Ricordi di Parigi*, publié initialement en 1879, n'était plus disponible en français depuis sa traduction, partiellement abrégée et jumelée à un autre récit de voyage à Londres, chez Hachette en 1880. L'écrivain italien Edmondo De Amicis (1846-1908) y relate ses souvenirs d'un court séjour à Paris qui eut lieu l'année de l'Exposition universelle de 1878, et l'on ne peut que saluer les Éditions rue d'Ulm et leur directrice Lucie Marignac d'avoir exhumé ce texte, pour l'intégrer à la collection *Versions françaises* dont l'un des premiers titres avait été *Le Livre Cœur* édité par Gilles Pécout (2005, rééd. 2011), traduction de *Cuore* (1886) du même auteur – best-seller de la littérature italienne pour enfants analogue au *Tour de la France par deux enfants*. Il s'agit d'une traduction nouvelle, abondamment annotée et très bien commentée par Alberto Brambilla, auteur d'une thèse sur De Amicis, et Aurélie Gendrat-Claudé. L'appareil de notes apporte de nombreux éclaircissements aux allusions d'un texte d'actualité foisonnant d'aperçus encyclopédiques imposés par le thème, tout en indiquant des compléments bibliographiques pertinents, notamment sur l'historiographie des Expositions universelles, sur l'histoire des idées et les relations franco-italiennes de l'époque. Dans la présentation d'ensemble, les conditions d'élaboration du texte sont rappelées, en lien avec sa pré-publication dans la presse illustrée.

L'Exposition universelle de Paris, faisant suite à celles de 1855 et de 1867, avait ouvert le 1^{er} mai 1878 et devait attirer six millions de visiteurs. Vaincue à Sedan et privée de l'Alsace-Moselle, la France républicaine du général Mac-Mahon prétendait marquer par cette manifestation destinée au monde entier son retour dans le concert des nations et devait paviser ses rues de drapeaux tricolores, comme l'ont commémoré deux toiles de Monet, lors de la fête du 30 juin, qui célébrait « la paix et le travail ». Un mois après l'ouverture de l'Exposition universelle, l'auteur était arrivé à Paris le 3 juin 1878, afin de participer, à l'invitation d'Edmond About, à un Congrès littéraire international. Pour financer son voyage, De Amicis, qui avait déjà composé des écrits similaires (*Spagna* en 1873, *Olanda* et *Ricordi di Londra* en 1874, *Marocco* en 1876, *Costantinopoli* en 1878), avait fait appel à son éditeur, Emilio Treves, qui participait lui-même au congrès. Et celui-ci lui avait proposé de voyager en qualité de correspondant de *L'Illustrazione italiana*, un organe de son groupe de presse, en même temps que l'un de ses amis, Giuseppe Giacosa, plus particulièrement chargé de la critique d'art. De Amicis et Giacosa restèrent une quinzaine de jours sur place puisqu'ils furent de retour en Italie vers le 20 juin et au plus tard le 3 juillet. Ce qui devait être présenté comme un journal s'avère donc avoir été rédigé après coup, à partir de notes de terrain, selon la méthode des « carnets d'enquête » d'Émile Zola, l'un des deux écrivains français qu'admirait le plus De Amicis, outre Victor Hugo, l'auteur de « Choses vues » : il leur avait d'ailleurs rendu visite à tous deux pendant son séjour, sacrifiant au genre de la visite au grand écrivain.

Publié pendant la durée de l'Exposition universelle qui devait s'achever le 10 novembre 1878, le reportage parut au cours du second semestre dans le grand journal illustré qu'était *L'Illustrazione italiana*, l'équivalent italien de *Illustrated London News* et de *L'Illustration*, ces journaux « universels » publiés dans les capitales européennes selon un format apparu à la fin des années 1840. Mené tambour battant, il se présentait en cinq « lettres » d'un feuilleton mensuel. Le reportage s'inspirait de la tradition éditoriale des « tableaux de Paris » fondée depuis Louis-Sébastien Mercier sur la traversée picaresque des lieux et des quartiers de la nouvelle Babylone, et reprise dans *L'Illustration* par Edmond Texier qui en avait tiré un gros volume en deux tomes illustrés en 1851. Mais ici il s'agissait d'un Paris pour les étrangers. Le « premier jour », se déroulait une longue promenade éblouie à travers un Paris en fête, illuminé jusqu'en pleine nuit par les féeries de l'électricité, selon un

itinéraire qui débutait en gare de Lyon, parcourait, selon les conventions de l'écriture panoramique, les grands boulevards, et conduisait les deux reporters-touristes, mêlés au grouillement de la foule pressée des passants, à l'Opéra, à la place de la Concorde et aux quais de la Seine, avec un passage obligé au sommet des tours de Notre-Dame pour contempler l'horizon urbain près du « Monstre », le Stryge (lettre I, 7 juillet) ; « un regard sur l'Exposition » présentait la seconde promenade au Champ-de-Mars et au Palais du Trocadéro de Davioud, « cette énorme fanfaronnade architecturale » où se déploie la « rue des Nations » (p. 32-33) : « un joli caprice ingénieusement conçu par vingt peuples; un demi-monde vu en raccourci; la rue d'une grande ville encore à venir, dans une ère de fraternité universelle, quand les patries auront disparu » (lettre II, 25 août) ; enfin, venait l'adieu à « Paris » des visiteurs lassés du rythme accéléré des activités, du déploiement omniprésent du luxe, et du déballage des marchandises offertes aux regards des chalands (lettre V, 24 novembre). En octobre, s'étaient intercalées à l'intérieur de ce reportage les visites à Hugo et à Zola, qui, pour plus de cohérence, ont été exclues de la publication des Éditions rue d'Ulm.

Il n'empêche que le rapprochement avec Zola s'impose. Le registre journalistique de la « lettre de Paris » avait été adopté chaque année par celui-ci dans sa critique d'art depuis 1873 pour ses comptes rendus parus dans *Le Sémaphore de Marseille*. En parallèle, chez De Amicis, une série de « *lettere francesi* » parues dans *La Nazione* avaient rendu compte de son premier séjour à Paris en 1873. Mais cette première expérience n'avait pas donné lieu à publication sous forme de livre comme cela advint en 1878, lorsqu'il fut possible d'exploiter la concordance entre l'exposition universelle, microcosme des nations, et la visite d'un étranger à Paris, capitale cosmopolite du XIX^e siècle. Chez Zola, le format « lettre » fut repris en 1878 pour son article sur « l'école française de peinture à l'exposition universelle », tout différent des propos sur l'art tenus par De Amicis : l'un s'en tient à « l'école française » et s'indigne de la place conférée à Cabanel ou Gérôme, alors que Courbet, le grand peintre proscrit, n'est présent que par une toile; l'autre est avant tout intéressé par l'échelle internationale de la manifestation, et par le caractère bariolé des voisinages entre nations différentes, même s'il s'arrête davantage à la contribution italienne. De Nittis évoque le naturalisme international, dans sa dimension sociale, alors que Zola met en évidence l'avant-garde et défend les impressionnistes français.

Cette nouvelle traduction, qui rétablit les passages abrégés ou censurés de celle de 1880, s'avère très fluide et agréable à lire, tout en restituant le *tempo* dynamique du texte, ainsi que sa structure anaphorique et hyperbolique d'écrit journalistique, le parti de l'auteur ayant été de rendre avec humour, lyrisme et emphase, cet immense déploiement d'arts, d'industries et de marchandises de l'Exposition par l'accumulation des propositions dans de longues phrases et des paragraphes interminables. Le style répond au propos qui met en évidence, dès l'ouverture du récit, dans l'un des morceaux de bravoure du livre, l'avènement parisien de la réclame, ce que symbolisent les affiches publicitaires omniprésentes : tel est d'ailleurs aussi le thème de *La place des Pyramides* (musée d'Orsay), toile que présente De Nittis dans la section italienne de l'Exposition universelle et dont l'arrière-plan représente un mur d'affiches sur les palissades du chantier du Louvre. Ce thème du « puff » et de la réclame avait été dès 1844 introduit par Grandville dans *Un autre monde*, livre illustré admiré par Walter Benjamin qui devait en superposer l'évocation à celle des expositions universelles, dans le « livre des passages » (*Passagenwerk*), traduit en français sous le titre de *Paris capitale du XIX^e siècle*. De Amicis, qui pourtant ne semble pas avoir été lu par Benjamin, s'était ému sur le champ, avec émerveillement et irritation, du phénomène de la publicité dans la métropole parisienne.

Sékolène Le Men